

Ciné.



Dans ce numéro :

JEAN ANOUILH
metteur en scène

mondial

N° 115 - 12 Novembre 1943

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.

Annie France, ravissante
jeune fille à qui Tino
Rossi chante ses plus beaux
refrains dans " Mon amour
est près de toi ".

(Photo Aldo.)



YVES MIRANDE joue les J³

Me Simone Berriau, artiste de cinéma et nouvelle directrice du Théâtre Antoine, désire, paraît-il continuer la tradition du Théâtre libre. C'est pourquoi elle a commencé à donner des galas à la gloire d'Antoine. Jusque-là tout allait bien, mais quand la nouvelle directrice (qui est la sixième femme à jouer le rôle de directeur) en est arrivée à monter un nouveau spectacle, elle a déclaré : — Je veux révéler des auteurs inconnus. Or, elle commence sa saison par un vaudeville d'Yves Mirande. C'est ce qu'elle appelle sans doute assaisonner la salade... avant de nous la vendre !...



Léon Poirier avant la présentation.

PEUT-ON devenir fou d'amour ? Passionnant problème qui est résolu par Henry Garat et Micheline Franczy dans *Fou d'amour*, un film gal qui passe actuellement sur les écrans de Paris. Elvire Popesco, Andrex, Carrette, Marcel Vallée participent à cette expérience... et il y a aussi des chansons, dont le célèbre *Bébert*, chanté par Andrex.

Encore une "première" qui boude Paris

On a donné la semaine dernière à Périgueux, la première du film de Léon Poirier, *Jean-nou*. Avant la projection du film, Paul Meurisse a présenté un numéro de music-hall très applaudi, qui fut suivi d'un sketch d'Yves Mirande : « Octave ». Ce sketch rappelait singulièrement une autre œuvre d'Yves Mirande : « La Femme que j'ai le plus aimée. » Il est vrai que cet auteur a cessé depuis longtemps de se renouveler.



(Ph. Serge) Paul Meurisse passe en attraction.

La "Boutique à Chansons" va ouvrir

On n'organise jamais trop de galas en faveur des prisonniers. Mais les galas, généralement, se ressemblent tous. Aussi, apprenons-nous avec satisfaction que celui qui sera donné au profit du centre d'entraînement du Stalag III C prendra une forme tout à fait neuve. Elle nous fera pénétrer dans les coulisses de la chanson. Nous apprendrons avec nos yeux comment on crée une chanson. Des paroliers, sur scène, écriront une chanson que leurs compositeurs habituels seront chargés de mettre en musique aussitôt après. Ainsi reverrons-nous ensemble Réda Caire et Serge Besnière, André Claveau et Alec Siniavine, Mona Goya et Guy Lafarge. Et n'oublions pas les paroliers tels que Jacques Larue, Louis Poterat, Francis Blanche, etc. Ce spectacle est intitulé *Boutique à chansons*. On s'en souviendra.

PAUL BERNARD, comédien campagnard est le spécialiste des morts brutales

En été 1942, fatigué de la ville, Paul Bernard, qui est gascon et adore la campagne, le calme de la nature, était allé se délasser dans un petit village provençal appelé Gémenos. C'est là, dans la verdoyante vallée de la Sainte-Baume, que Pagnol avait tourné « La Femme du boulanger ». C'est Pagnol qui indiqua le coin à Paul Bernard. Le jeune comédien y partit pour quinze jours... et voici plus de deux ans qu'il y est. Et il a pris goût à la vie de la campagne. Il élève des poules, des lapins, un cochon qu'il a baptisé Arthur. Son jardin est vaste et bien entretenu. De Gémenos, Paul Bernard fait de temps en temps un saut à Marseille, où il enregistre ses émissions dramatiques pour la radio nationale. Les autres jours, il pousse la brouette et manie la pelle. C'est à Gémenos que Jean Grémillon vint le chercher pour tourner l'un des principaux rôles de « Lumière d'été ». Les extérieurs se firent en Auvergne. Le rôle de Paul Bernard est tragique. Il meurt en tombant dans un précipice. Paul Bernard est un habitué des morts violentes, à la scène comme à l'écran. Dans « Le Rouge et le noir », il était guillotiné deux fois par jour, et le lendemain il mourait empoisonné dans « Roméo et Juliette ». On le reverra bientôt dans « Voyage sans espoir », où il se bagarre successivement avec Jean Marais et Coédol. Il commet d'ailleurs deux meurtres dans ce film ; celui de Simone Renant et celui de Coédol... Quant à lui, pour ne pas manquer à la tradition, il est promis à une fin tragique, puisque l'échafaud l'attend après son arrestation.



IL N'Y A QU'UN PAS DU CINÉMA AU MUSIC-HALL... et la danseuse ZITA FIORE LE FRANCHIT...

DE plus en plus les artistes de cinéma effacent les frontières qui séparent l'écran d'une scène. En effet, les films se font plus rares et les vedettes se laissent gentiment agulcher, quand les projecteurs sont éteints, par les feux de la rampe. Il faut évidemment avoir plusieurs cordes à son arc, c'est précisément le cas de Zita Fiore qui, séductrice au cinéma, se révèle au music-hall comme une danseuse très douée. On peut l'applaudir actuellement sur une scène parisienne.

Un an après son accident, Gina Manès nous dit : La seule fatalité de ma vie est d'avoir été une femme fatale

J'ETAIS dans une vente de charité. On m'avait demandé de tenir un comptoir de parfumerie. Comme j'offrais à une dame une houpette en cygne, celle-ci se détourna d'un air de dégoût et, se penchant vers son fils :

— Regarde cette méchante femme ! C'est elle qui a tué... Qui donc ? Le reste de la phrase, je ne l'entendis pas, mais je jugeai bon d'appeler cette éventuelle cliente avec mon plus aimable sourire. Je n'eus pour toute réponse qu'un regard méprisant mettant entre elle et moi toute la distance qu'il y a entre une honnête femme et une « belle garce »...

Histoire puérile sans doute, mais qui dit bien que dans l'esprit des gens nous demeurons, quoi qu'on fasse, le personnage d'un film.

Pour moi, Thérèse Raquin m'a collé à la peau comme une maladie dont on ne guérit plus. Je suis restée la perverse héroïne de Zola, la femme panthère aux yeux obliques cachant je ne sais quel funeste sortilège. Si j'avais dit à ceux qui se demandaient ce qui pouvait bien se dissimuler derrière ce regard-là qu'il n'y avait rien de sinistre, rien qu'une femme comme les autres avec une vie triste ou joyeuse comme celle des autres, ils ne m'auraient pas cru peut-être et, s'ils l'avaient fait, comme ils auraient été déçus ! Méchante femme j'étais, méchante femme je suis restée...

Pauvre petite fille mariée trop tôt et trop tôt demeurée sans illusion, pauvre débutante si inquiète après ce bout d'es-

sai qu'on lui avait demandé de faire, pauvre femme perdue dans les sables de Mechra ben Abou, comme elle était loin de vous cette image, loin de cette sensibilité que j'ai toujours portée en moi et qui a peut-être été le plus grand malheur de ma vie !

Bien sûr, j'ai aimé mes rôles de cirque, de fille qui tue ou pour laquelle on se tue ; mais comme j'aurais aimé aussi n'être parfois qu'une femme comme il y en a tant, qui rit et qui pleure, qui aime et qui souffre tout simplement et sans complication ! Comme j'aurais aimé qu'on oublie mon visage et mes yeux verts pour ne plus considérer dans le choix de mes rôles que moi, telle que j'étais avec un cœur et des réflexes humains ! « Napoléon » m'avait donné un espoir, mais c'était à une époque où l'écran avait besoin de sang, de tortures, de « vamps » et, comme me l'avait dit un cinéaste, avec un visage comme le mien, j'étais tout indiquée pour ces sombres histoires.

On n'échappe pas si facilement à une étiquette. Et pourtant...

Quand je suis entrée, il y a juste un an de cela, dans la cage avec Royal, j'ai dit à Claude Sylvane, venue m'interviewer dans les coulisses de Médrano, que je n'étais pas superstitieuse et que le vendredi treize était un jour comme les autres. Pourtant, en y réfléchissant, je me demande s'il ne m'aura pas porté bonheur. Car, ce jour-là, Royal a tué Thérèse Raquin.

La fatalité, quand elle s'abat



sur une femme fatale, n'en fait plus qu'un pauvre être, une pauvre chose qu'on plaint. Bien sûr, j'ai reçu sur mon lit d'hôpital des lettres, anonymes naturellement, prétendant que ce qui m'arrivait était pain bénit ! « Ça aurait été bien fait que vous soyez défigurée ! » me disait une de ces charmantes missives. Ces lettres-là s'adressaient sans nul doute à la « méchante femme ». Mais combien d'autres inconnus m'ont écrit des choses touchantes ! Une sympathie naissait soudain entre eux et moi parce que ces spectateurs d'hier découvraient enfin que je pouvais souffrir, moi aussi.

Je joue en ce moment une pièce écrite pour moi, relatant mon accident et qui s'appelle « Sous la Griffie ». J'oublie dans ce rôle la femme que j'ai été pour les habitués du cinéma et j'ose espérer qu'ils me reverront sous ce jour nouveau. Maintenant que des mois de souffrances m'ont rapprochée d'eux, peut-être pourrai-je demain, sans les décevoir, monter à ceux qui ont connu la Belle Garce le vrai visage de

Gina Manès



Annie Ducaux telle que nous l'avons vue dans "L'Inévitable M. Dubois."

ANNIE DUCAUX et Geori Boué portent à l'écran les robes les plus sensationnelles de l'année.

C'est que Maggy Rouff a dû mobiliser tous ses ateliers pour vêtir les deux artistes, choisir les tissus les plus rares, étudier les formes les plus avantageuses...

Rien que sur la robe qu'Annie Ducaux porte dans *L'Inévitable M. Dubois* trente petites mains se sont penchées et ont travaillé pendant dix jours sans interruption. Il faut dire qu'Annie Ducaux est grande... Mais c'est là un avantage... pour celle qu'on habille, sinon pour le couturier.

Quant à celle de Geori Boué, nous pourrions l'admirer dans *La Malibran*, le nouveau film de Sacha Guitry. C'est la copie stylisée d'une des robes qu'aurait portées, il y a un siècle, la Malibran elle-même.

TRENTE PETITES MAINS ONT FAIT d'ANNIE DUCAUX LA VEDETTE LA PLUS ÉLÉGANTE DE L'ANNÉE

Geori Boué dans la robe qu'elle porte dans "La Malibran".



Chez Madeleine

La Solognote



BEAUCOUP de lecteurs de *Ciné-Mondial* pensent encore, j'en suis sûre, que Madeleine Sologne a fait choix de son pseudonyme par caprice ou encore en souvenir de certaines vacances agréables passées dans cet attirant coin de France. Qu'ils jugent eux-mêmes :

Se lever à six heures du matin, arriver à se hisser péniblement avec sa valise dans un wagon bourré, faire trois heures de voyage tassés à vingt-quatre dans un compartiment, avec la seule distraction de coltiner les va-

ses de la dame qui descend et d'attendre celle qui remonte, et recommencer ce trajet plusieurs fois dans un mois, n'est-ce pas la preuve évidente que Madeleine Sologne adore son pays natal ?

Après ce tableau un peu noir, disons tout de suite que les compensations ne tardent pas à arriver et tout est déjà oublié dès qu'elle a un pied dans le petit tortillard qui doit l'emmener « chez elle ». Cette « brouette » qui s'époumonne à la moindre côte ressemble étrangement aux trains des

Rêverie au bord de l'eau... Madeleine plonge son visage dans les eaux paisibles de la Sologne.



Ah ! qu'il est confortable le petit train départemental !

Volaille sans ticket. Madeleine Sologne fait son choix.



films de cow-boys et réserve en plus la surprise de cribler ses voyageurs de suite, si bien que ce sont des nègres qui arrivent à destination. Mais le paysage traversé ainsi au pas est féérique, mais l'air est léger... et personne ne résiste à l'accueil de la Sologne.

Pour « Madeleine », comme tout le monde l'appelle là-bas, la vie de famille commence dès la sortie de la gare. Pas une personne qu'elle ne salue, quand encore elle ne les tutoie pas car ils ont tous des souvenirs d'enfance communs. Le facteur, qui va faire sa tournée, s'anime en la voyant ; des têtes apparaissent aux fenêtres ; on parle un peu, et ainsi tout le long du chemin qui mène à sa maison. Bientôt, le pays entier a vu Madeleine Sologne, et tous se réjouissent des quelques jours qu'elle passera chez eux.

— A la campagne, j'ai un principe, m'avait-elle dit. Me coucher tôt pour pouvoir me lever de même, m'habiller n'importe comment, et rester sale au besoin.

Sans aller jusque-là, elle laisse de côté tous les artifices indispensables à une vedette parisienne et vit en pantalon que l'expérience lui a révélé comme la tenue la plus pratique, prête à mettre la main à la pâte, bêcher ou couper du bois. Le résultat ne se fait pas attendre : à midi, Madeleine a un appétit robuste ; la cure a commencé.

Il faut l'entendre parler de « sa » rivière, du petit brouillard blanc qui flotte sur les bois le matin et de ses projets d'aménagement. L'ancienne maison de son enfance est maintenant sa maison ; elle veut l'installer, l'embellir, mais sans toutefois lui enlever sa poésie, car Madeleine Sologne a un fond de nostalgie qui transparait parfois derrière son regard gris.

Ses courses à travers des bois qui vont du pourpre au jaune l'emmenent souvent loin, dans une ferme amie, où, des placards, sortent vite de vieilles bouteilles et des gâteries de toutes sortes que les Solognots sont contents de donner à leur « payse ». Madeleine Sologne le leur rend bien, et les enfants, qui le sentent, lui font escorte tout le long de la journée.

Mais l'heure la plus douce vient avec la nuit, devant la cheminée où brûlent d'énormes bûches. Les feuilles mortes rapportées des bois et collées aux chaussures séchent doucement, chacun raconte son histoire comme dans les veillées du temps jadis, et bientôt l'heure de se coucher arrive sans que l'on s'aperçoive que le feu s'est éteint et que l'obscurité a envahi la pièce. Dehors, la nuit est belle, la petite rivière coule doucement au clair de lune, tout est poésie ; Madeleine Sologne a raison d'adorer son pays.

Françoise BARRE.

(Photos Rouhol.)

Ici l'on pêche...



Une bonne pipe n'a jamais fait de mal à personne.



La visite aux amis. Un baiser à chaque porte, il n'y aura pas de jaloux.



Que de choses à se raconter dans le petit café depuis la dernière visite...



AVISS... Ce soir cinéma... Madeleine Sologne ira-t-elle se voir à l'écran ?



C'est dimanche. Grande animation sur la place de l'église à la sortie de la messe.



Sir Ismay attend son salut de l'homme qu'il accablait l'instant d'avant.



Charlotte Thiele incarne la belle Lady Astor, la femme d'un magnat.



notre scénario romancé

Titanic

VOS nom, prénoms et qualités ?
 — Petersen, John, lieutenant de vaisseau, second à bord du paquebot *Titanic*.
 — Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.
 — Je le jure...
 — La parole est au témoin.

On connaît les circonstances dans lesquelles fut lancé le *Titanic*, le plus luxueux et le plus grand paquebot du monde. Ma qualité d'officier de marine m'a heureusement évité de prendre une part quelconque aux affaires financières qui précédèrent le départ du bateau pour son voyage inaugural. Nous étions en avril. Les frais énormes engagés dans la construction et l'aménagement du navire paraissaient difficilement amortissables. La cote des valeurs de la White Star Line commença de baisser. Il en est des affaires de Bourse comme des épidémies ; la peur de la faillite comme celle de la contagion appellent la catastrophe. En quelques semaines, les actions baissèrent de moitié.

Pour nous, officiers, qui avions l'honneur de commander à bord du *Titanic*, le lancement du paquebot était une affaire de prestige national qui devait, dans le domaine de la marine marchande comme dans celle de la marine de guerre, donner à l'Angleterre la première place.

Notre intérêt était donc de battre le record de vitesse, alors tenu par le paquebot allemand *Kronprinzessin Cécile*, sans toutefois dépasser une certaine marge de sécurité. Les événements devaient prouver que ce départ fut trop hâtif. Toutes les précautions ne furent pas prises alors, sans doute parce que le cas d'un sinistre ne fut même pas envisagé par les dirigeants de la White Star Line...

Ce premier voyage de Southampton à New-York prit les allures d'une croisière de fête. Les personnages les plus influents d'Angleterre et du Nouveau-Monde avaient tenu à y participer. Il y avait là des princes authentiques, tous les magnats de la finance. L'éclat de cette première traversée devait en faire, aux yeux des administrateurs de la White Star Line, un sûr moyen de rendre à leur société tout son prestige et de permettre un rétablissement de sa situation financière.

Pour cela, il fallait avant tout que le *Titanic* gagnât de vitesse le ruban bleu.

Dès le premier jour, sir Bruce Ismay, président de la White Star Line, ici présent, faisait forcer l'allure à l'extrême limite de ce que pouvaient donner les machines. Tandis que, dans la salle des fêtes, le bal était ouvert, le paquebot filait sur une mer idéalement calme, à une allure de vingt-six milles à l'heure.

Tous les personnages ne participaient cependant pas à cette fête incessante. Les manœuvres financières continuaient à bord même du paquebot.

Lord Astor s'y trouvait avec sa femme. Il poursuivait à coups de télégrammes sa campagne contre la White Star Line pour faire baisser les actions et les racheter ensuite à vil prix.

Les premiers jours de la traversée se passèrent cependant sans autres incidents que ceux qui sont coutumiers à bord des grands paquebots : rixe à l'entrepont, vol de bijoux dans un appartement de luxe, intrigues sentimentales sur lesquelles nous fermions les yeux.

Mon rôle de second à bord me faisait un devoir de veiller à la sécurité et au bien-être des passagers.

Je ne perdais pas de vue néanmoins le trajet du *Titanic*, poussé à folle allure dans l'espoir d'arriver à New-York avec un jour d'avance sur l'horaire prévu.

Au dehors, la mer était toujours aussi calme. Le thermomètre baissait d'heure en heure. Nous approchions de Terre-Neuve et de la zone des glaces flottantes. Poursuivre à une telle vitesse devenait dangereux.

Je me permis d'en faire la remarque au commandant, le capitaine Smith, en présence de sir Ismay. Celui-ci s'opposa catégoriquement à ce que l'on diminuât l'allure.

Le devoir d'un officier à bord est de n'obéir qu'à ses chefs. Sir Ismay, en dépit de sa qualité de président de la White Star Line, n'était à mes yeux qu'un passager. Il n'avait aucun droit à me donner des ordres, et moi aucun devoir de lui obéir.

Telle fut l'origine de notre première discussion. Sir Bruce Ismay s'emporta et alla même jusqu'à m'accuser de servir la cause des ennemis de la Compagnie en l'empêchant de battre le record de vitesse.

Le commandant ne crut pas devoir s'opposer au maintien de cette allure. La nuit était venue, augmentant le danger de la navigation. Dès qu'apparurent les premiers icebergs, je fis braquer un projecteur à l'avant, mesure de protection qui ne dura pas, le charbon ayant brûlé sans que l'on en puisse trouver un autre à bord pour le remplacer.

J'étais à peu près convaincu dès lors que nous courrions à la catastrophe. Je n'hésitai pas à dépasser mes attributions, dans l'intérêt des vies humaines que transportait le *Titanic*. J'allai trouver Mme Sigrid Olinsky, à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté au cours d'une précédente traversée. Son influence sur sir Ismay et sa fortune personnelle pouvaient être de nature à faire entendre raison au président.

Cette démarche, non plus que les autres, n'eut pas de résultat. L'inévitable se produisit peu après. Le *Titanic* heurta la partie immergée d'un iceberg et le paquebot s'ouvrit de la poupe à la cabine de quart.

Dès que l'accident fut connu, le commandant fit stopper les

Sigrid Olinsky (Sybille Schmitz) retrouve un ancien ami dans le lieutenant Petersen (Hans Nielsen).



Sigrid Olinsky, une femme coquette et dont la fortune est immense, révélera au moment du danger un courage magnifique.



machines, tandis que l'on s'efforçait à laisser les passagers le plus longtemps possible dans l'ignorance du sinistre.

Dans les « premières », la fête battait son plein. L'orchestre et les rires couvraient le léger ronflement des machines ; leur arrêt passa de ce fait inaperçu.

Il n'en fut pas de même à l'entrepont. Les passagers s'inquiétaient déjà et alertèrent ceux des premières.

A la cabine des sans-fil, on lançait des S. O. S.

Une autre grave négligence devait coûter la vie à des milliers de personnes. Les chaloupes de bord ne pouvaient guère emporter que le tiers des passagers. Quand il fut impossible de cacher davantage la vérité, on décida de sauver en premier lieu les femmes et les enfants.

Je m'abstindrai de rappeler ici les mille incidents dramatiques qui marquèrent la catastrophe.

Il nous fut impossible d'éviter la panique.

Je tiens pourtant à stigmatiser ici l'attitude odieuse de sir Ismay, seul responsable du désastre, et qui m'offrit alors une fortune si je le laissais prendre place à bord d'un canot.

Les musiciens, stoïques, jouaient l'hymne *Plus près de toi, mon Dieu*. Mme Sigrid Olinsky nous aida courageusement à faire embarquer les femmes. Les actes d'héroïsme compensèrent la vilénie de certains passagers.

Deux heures après l'accident, le paquebot s'abîma dans les flots.

Ainsi coula le *Titanic*. Si je n'ai pas partagé le sort de mon commandant, resté à bord, c'est que je fus recueilli par une chaloupe avec un enfant qui était enfermée dans une cabine et que je délivrai au dernier moment.

La responsabilité de cette catastrophe pèse uniquement sur le président sir Ismay.

Telle fut la déposition du lieutenant Petersen au cours de ce procès retentissant. L'affaire du *Titanic* passionna l'opinion du monde entier.

Sir Bruce Ismay, grâce à des influences, fut acquitté sous prétexte que le commandant seul avait pouvoir de donner les ordres qui eussent pu éviter la catastrophe.

JEAN DORVANNE.



Petersen (Hans Nielsen).



Gloria (Kirsten Helberg).



Le Capitaine (Otto Wernicke).



Les canots surchargés menacent de couler avec leur cargaison humaine...

Ce machiniste c'est...



QUAND on pénètre sur le plateau, on cherche vainement la présence du metteur en scène. Deux acteurs sont là : Pierre Fresnay et Pierre Renoir. Une grue balance dans les airs la caméra et ses servants qui semblent avoir le vertige parce qu'ils nous le donnent. Autour des projecteurs sur pied, tournoient les machinistes, leur éternel marteau planté dans la ceinture. Pas un cri, pas une bousculade, pas une trace de nervosité... Le chef opérateur appelle de temps à autre un projecteur, qui répond : « présent », en plongeant son rayon sur l'espace désigné...

Ainsi tourne-t-on « Le Voyageur sans bagage ». C'est sans doute aussi le film sans metteur en scène. J'avise un monsieur très digne, les bras croisés, qui semble, du regard, passer en inspection chaque personnage et chaque objet. Peut-être pourra-t-il me renseigner.

Il se contente de me désigner du doigt un fauteuil vide... mais ce n'est pas le fauteuil qu'il me montre, c'est un nom inscrit sur le dossier : M. Anouilh.

— Où est-il ?

A ce moment, un machiniste abandonne l'ombre où il se cachait et s'approche des deux acteurs... Ceux-ci l'écoutent avec gravité, complaisance et même avec un intérêt soutenu... Car le machiniste s'appelle Jean Anouilh.

Nous sommes loin, avec lui, du foulard de soie que Pierre Billon se noue autour du cou, du chapeau mobile de Henri Decoin, des colères foudroyantes de Marcel Carné. Un pantalon gris, une blouse bleue cintrée à la taille et des lunettes presbytériennes : c'est le nouveau metteur en scène. Quand il parle, il n'élève pas la voix afin que chacun se taise pour l'entendre. Son visage est d'une immobilité déconcertante ; il a des relets de cire et une fixité d'homme d'église. Tout est mesuré en lui, j'écrirais même économisé. Il est attentif, prudent. Et pour un début dans la mise en scène de cinéma, d'une admirable rapidité de compréhension et d'adaptation.

Au premier tour de manivelle, il avait une idée fixe : ménager ses acteurs et son texte... Que lui importait de faire du théâtre filmé. C'était même ce qu'il recherchait.

Or trois jours après, un monstre de studio faisait son entrée sur le plateau : la grue.

La caméra devait accompagner Pierre Fresnay et Pierre Renoir jusqu'au premier étage de la maison. Ce ne fut pas la grue qui se soumit à Jean Anouilh, mais bien Jean Anouilh qui se plia à ses exigences de mise au point. Mais nous verrons à l'écran un travelling aérien comme on n'en rencontre pas dans du théâtre filmé. Il est prouvé, une fois de plus, que le véritable maître de l'homme, c'est la machine. Mais nous ne nous plaindrons pas que Jean Anouilh n'ait été pendant quatre heures qu'un machiniste.

Jean RENALD.



Pour ses débuts dans la mise en scène, Jean Anouilh se heurte au monstre du studio : la grue.



CET ESCALIER a une histoire

Pour débiter dans la carrière de metteur en scène, Jean Anouilh a choisi de porter à l'écran son premier succès : « Le Voyageur sans bagage ».

Le plus jeune auteur dramatique — il a trente-deux ans — sera-t-il le plus jeune metteur en scène... le plus jeune parmi ceux qui ont du talent, cela s'entend. On les compte sur les doigts !

Un détail nous montre son intelligence à s'adapter au nouveau métier.

Pierre Fresnay et Jean Renoir montaient un escalier en parlant. Sous leurs pas, la quatrième et la cinquième marche se mirent à grincer. L'ingénieur du son protesta, mais Anouilh trouva l'effet excellent. Si bien qu'en remontant l'escalier les acteurs durent s'interrompre sur la quatrième et la cinquième marche, et reprirent leur dialogue sur la sixième. L'escalier avait son mot à dire.

Pierre Fresnay, au moment de la création du « Voyageur sans bagage » avait demandé à jouer le rôle de l'amnésique. Il s'est incliné courtoisement devant le talent de Pitoëff.

Il prend sa revanche aujourd'hui... Par contre, notre photographe a eu le talent de le photographier sans provoquer de... malentendu.

(Photos Roughol.)



Jean Anouilh n'est jamais pris au dépourvu. Mais quand survient une difficulté imprévue, il réfléchit et, au besoin, se gratte la tête.

JEAN ANOUILH *Metteur en Scène*



Jean Anouilh compulse souvent son scénario, des lignes duquel il ne veut pas s'écarter.



L'œil à la caméra, il observe la scène. Au début, il oubliait ses lunettes et faillit les briser.



Pierre Fresnay, avec lui, oublie les photographes. Il est vrai qu'Anouilh les redoute lui aussi.



Jean Anouilh remplace Pierre Fresnay pour une mise au point devant la caméra. Et la doublure.

NE COUPEZ PAS !

par JEANDER

VENDREDI. — J'ai téléphoné à ma voisine, ce matin. Nous avons bavardé, tandis qu'on lui essayait, chez elle, la robe de mariée rose à paniers, style Louis XIV, qu'elle portera dans « Echec au roi », que J.-P. Paulin est en train de tourner. Je la voyais de mon bureau en fermant les yeux. Elle était délicieuse, ma voisine.

Ma voisine, c'est « Chiffon », c'est « Douce » et ce sera demain la « Sylvie » de « Sylvie et le fantôme ».

Ma voisine, c'est Odette Joyeux. C'est celle de droite. A ma gauche, j'ai Arletty. En face, c'est la Seine, bien pratique en cas de grosses déceptions.

J'ai tout prévu. **SAMEDI.** — M. Yves Gandon prétend, dans « Comédia », que le film « L'Inévitable Monsieur Dubois » est un honteux plagiat de son roman paru en 1935 et intitulé « La Belle inutile ».

M. A.-P. Antoine, scénariste, prétend qu'il n'en est rien.

D'où procès en diffamation. Le C. O. I. C., a jugé inutile de se mêler de cette inévitable histoire.

Il se tient C O I... C.

DIMANCHE. — On tourne « Premier de cordée » au studio de Boulogne-sur-Seine. Pendant qu'Agostini règle ses éclairages, le « guide » Maurice Baquet, son sac de montagne au dos, s'est nonchalamment adossé au décor et fait à ses camarades une démonstration sur la manière de se moucher sans mouchoir en haute montagne. On appuie le manche de son alpenstock sur une narine et on souffle...

Pendant qu'on rit et qu'on s'esclaffe, deux petits rigolos attachent subrepticement le sac de Baquet au décor.

En place l'ordonne Louis Daquin, on va tourner !

Maurice Baquet fait un pas en avant et, dans un long craquement, emporte tout le matériel du mont Blanc sur son dos.

LUNDI. — Je me suis levé à cinq heures du matin (tel que je vous le dis) pour aller assister, gare de Lyon, au départ de Christian-Jaque qui partait avec ses opérateurs pour tourner à bord d'une « Pacific 8000 » les derniers tours de manivelle de « Voyage sans espoir ».

Au moment où le metteur en scène de « L'Assassinat du père Noël » et son opérateur Germain fixaient tranquillement des cordes à l'avant de la locomotive, le train démarra sans crier gare (si j'ose dire).

Ils ont fait quatre-vingt-dix kilomètres comme ça, à cent à l'heure, cramponnés d'une main à la corde, un mouchoir sur la figure pour pouvoir respirer plus librement, grelottant de froid, les yeux larmoyant sous l'aïet du vent.

Les prises de vues réalisées ce jour-là dureront peut-être trente secondes en tout à l'écran...

MARDI. — Pour « Le Carrefour des enfants perdus », Léo Joannon avait réuni une figurant de quatre cents jeunes prélevés dans les centres de jeunesse et avait demandé quatre cents bleus de travail pour les habiller.

Les bleus arrivant donc au studio le jour dit dans un grand camion.

Une heure plus tard, il en restait cinquante. Les trois cent cinquante autres avaient disparu sans que personne ait rien vu.

Jamais des « bleus » n'ont passé si rapidement au bleu...

MERCREDI. — Je lis dans notre excellent confrère « Toute la vie » : « Le danseur Spadolini a préparé son régal de danse dans une ferme. »

Bon, d'accord ! Je lis dans notre non moins excellent confrère « La Semaine » : « Spadolini crée ses danses dans un fauteuil. »

Le tout avec photos à l'appui. On voudrait bien savoir sur quel pied danser...

JEUDI. — Un qui va la trouver probablement mauvaise, c'est le pensionnaire Raimu.

Sur les affiches de film, notre Jules a l'habitude de voir son nom en lettres d'un mètre quatre-vingts de haut et il ferait beau voir de lui en rogner un centimètre.

Sur l'affiche du Français, et selon un usage qui remonte à Molière, son nom sera le dernier de la liste, puisqu'il est le dernier entré au Français et imprimé dans le petit caractère « maison ».

Je me demande comment le caractère de Raimu va prendre ce petit caractère...

A M. HENRI CAPELLE, A ANGERS. — Vous aurez une tête sommaire mais suffisante de ce qu'est un scénario en vous procurant le petit bouquin intitulé « Technique du Cinéma » paru en 1943 dans la collection « Que sais-je », édité par les Presses Universitaires de France, 208, boulevard Saint-Germain, Paris.



HEINRICH GEORGE

entre à la Comédie-Française

Heinrich George a fait ses débuts à la Comédie-Française.

Puisqu'il vient de célébrer officiellement son anniversaire à Berlin, nous ne commettrons pas d'indiscrétion en rappelant qu'il a cinquante ans... C'est un gros homme aux moustaches abondantes et bon enfant. Il a l'air timide, parce qu'il ne parle pas le français, mais il le comprend parfaitement, grâce à cette sorte d'intuition qui, mon Dieu, est peut-être le propre du génie... Le génie place ceux qui en sont doués sur un plan tellement supérieur que les barrières humaines comme les frontières et la différence des langues ne les touchent plus ; si bien qu'ils sont chez eux partout où ils sont, comprennent et se font comprendre. C'est, pour cette raison que la soirée de Français reste un souvenir inoubliable. Le talent d'Heinrich George a passé la rampe, il s'est imposé par une force prodigieuse ; le grand acteur n'interprétait plus une tragédie, mais une sorte de symphonie...

La simplicité d'Heinrich George, à la ville, contraste étrangement avec ce pouvoir d'expression.

Nous l'avions déjà remarqué à la projection de ses films : *Le Maître de poste*, *Une Cause sensationnelle*, *Cœur immortel* et *Le Vengeur*.

C'est en regardant vivre Heinrich George parmi nous que nous avons compris la valeur du génie du comédien. Supposons qu'un inconnu de la taille de Heinrich George vienne se présenter à un directeur de production et propose d'interpréter les rôles d'Harry Baur, ou de Raimu, ou de Charles Vanel. Avant de se demander si ce postulant a du talent, il hausserait les épaules, déclarant qu'il n'est pas photogénique.

Pas photogénique, Heinrich George ? Et cependant, quand il apparaît à l'écran, il fait échec aux lois de la pesanteur, il devient d'une souplesse de laine, d'une vivacité extraordinaire, il est même élégant... Et sa moustache, qu'il ne sacrifie à aucun rôle, se plie à ces métamorphoses... Elle devient provocante, hardie, roublarde, rieuse, moqueuse... Une véritable interprète digne de celui qui la porte...

J. R.

(Ph. Sylvestre et U.F.A.-A.G.E.)



H. George reçu par H. Reiniger



Le voici en compagnie de sa femme.



Roger Pigaut et Odette Joyeux, la fille de famille et le gérant des propriétés de la famille, se livrent un duel amoureux.

DOUCE

EN 1887, le rêve d'une jeune fille de dix-sept ans était sensiblement le même que le rêve d'une jeune fille de 1943. Avec les années changent les costumes, la couleur des cheveux et des tards, la silhouette, les mœurs, même l'esprit, mais pas le ton de l'âme. Il est éternel comme le rêve, éternel comme l'amour.

Une histoire d'amour, si banale en soi, qu'elle date d'une époque ou d'une autre, ne reste donc digne d'intérêt que si elle est l'histoire d'êtres exceptionnels. Ce sont eux qui, par leur essence, donnent à un drame ou à une comédie de l'amour sa particularité.

Aussi au cinéma comme au théâtre, les personnages seuls importent. Ce sont eux qui mènent le jeu, ce sont eux qui lui donnent du cachet. La part du destin est très limitée.

Douce est le nom d'une jeune fille qui a dix-sept ans en 1887. Elle n'est pas aussi douce qu'on pourrait le croire.

Son rêve, comme à toutes les jeunes filles : elle aime. La part du destin dans le drame : elle appartient à une famille aisée ; elle a été éduquée dans un bocal entre une grand-mère despote et un père timide et charmant.

Sous ses fenêtres, on construit la Tour Eiffel. Dans la cage de l'escalier on essaye le premier ascenseur.

Sa famille ayant de nombreuses propriétés, en a confié la gérance à un jeune homme qui vient souvent, c'est le seul homme que Douce connaisse.

Mais ce jeune homme est l'amant de son institutrice.

Cet hiver-là, 1887, l'Opéra-Comique brûle.

Tout le reste de l'histoire, c'est Douce qui le tisse. Elle parvient, avec une habileté surprenante et une force de caractère unique, à enlever le gérant à sa maîtresse et à fuir avec lui. Mais, hélas ! elle n'arrive pas à se faire aimer.

Tout un film est contenu dans ces mots. Un film d'atmosphère, un film humain auquel des vedettes comme Odette Joyeux, dans le rôle de Douce, Madeleine Robinson, Marguerite Moreno, Jean Debucourt donnent une vitalité intense.

N'oublions pas un jeune qui a du talent, Roger Pigaut, ni Gabrielle Fontan, Françoise, Cécily et Marie José.

Mise en scène par Claude Autant-Lara, cette nouvelle production de l'Industrie Cinématographique rappellera certainement le succès du « Mariage de Chiffon ».

Gérard FRANCE.

(Ph. Industrie Cinématographique)



Madeleine Robinson dans son nouveau rôle.

Marguerite Moreno et Jean Debucourt engagent Roger Pigaut comme gérant.





Deux générations dans un film : Marceline (Marcelle Géniat) et Jeannou (Michèle Alfa).

Après 3 ans de retraite, Léon Poirier revient au cinéma sans quitter sa terre d'adoption...

avec JEANNOU

Michèle Alfa, Roger Duchesne, Thomy Bourdelle et Maurice Schutz, dans une scène capitale.



Michèle Alfa et Roger, le couple amoureux de « Jeannou. »

Pour ceux qui ne sont plus tout à fait jeunes, le nom de Léon Poirier évoque toute une époque, l'une des plus belles que connaît le cinéma français. Elle était traversée de découvertes, animée d'une foi que l'on ne connaît plus guère dans le domaine de l'art. Tandis que les novateurs s'égarèrent parfois dans leurs audaces, Léon Poirier atteignait déjà à une sorte de classicisme. Il faisait passer le fond avant la forme, en donnant pourtant à celle-ci une rigueur très pure. Il fut l'un de nos réalisateurs les plus féconds, et surtout l'un des plus adroits. Les jeunes d'aujourd'hui connaissent au moins « Brazza » et « L'Appel du Silence », qui fut repris, l'an dernier, avec un si vif succès. Depuis la guerre, pourtant, Léon Poirier semblait avoir abandonné son métier. Au cours d'un bref séjour à Paris, il nous avait dit la vie paisible qu'il menait en Dordogne, entre le soin de ses vignes et celui de ses troupeaux. Cette retraite ne l'empêchait pas, néanmoins, de penser au cinéma.

C'est ainsi que naquit « Jeannou » : un visage de jeune fille, au cœur de cette région périgourdine si obstinément attachée à son passé et à ses traditions. Alors que tout conspire à la maintenir dans le cadre trop rigide d'une vie sans autre horizon que celui de ses pères, Jeannou écartera l'élan de sa jeunesse attirée par une existence plus large. Est-il besoin de dire que l'amour a sa part dans cette évolution ? Entre deux générations, Jeannou devra choisir son destin.

Sur le thème sentimental d'une simple histoire d'amour, Léon Poirier a touché à de grandes vérités. Au travers de la fiction transparaît une pensée, mais elle n'enlève rien à la fraîcheur de l'intrigue, ni à celle du cadre... Pour peindre des personnages qui sont vraiment pris dans la vie, dans cette vie provinciale qui fait le fond de notre pays, Léon Poirier n'a eu qu'à regarder autour de lui. Sans quitter son Périgord d'adoption, il a découvert ses héros, il a étudié leur cadre. Et le film « Jeannou » est né comme un produit du sol.

Ses interprètes, eux aussi, sont tout près de la vie. Ils sont allés sur les lieux mêmes incarner des personnages dont ils avaient l'exemple sous les yeux. Michèle Alfa est Jeannou, avec tout son charme jeune, mais aussi sa volonté bien nette et son audace. Roger Duchesne est le visage de l'avenir. Autour d'eux, Saturnin Fabre, Thomy Bourdelle, Marcelle Géniat, Mireille Perrey, Pierre Magnier, Maurice Schutz et quelques autres composent une pittoresque galerie de « portraits », gentilhommes du terroir, étrangers excentriques, petites gens de la ferme et financiers chimériques.

Léon Poirier reprend sa place dans le cinéma français par une œuvre qui concilie la grandeur du passé avec cette fraîcheur de la jeunesse sans quoi la vie n'est pas possible.

Pierre LEPROHON.



Madeleine Sologne paraît sculptée dans la pierre.

UN COUTURIER

créée pour l'écran des robes sans époque, beaucoup plus destinées à influencer la mode qu'à la suivre



L'ETERNEL RETOUR », le merveilleux film de Jean Cocteau et Jean Delannoy a surpris tous les spectateurs et la critique même par son exceptionnelle qualité : Qualité du dialogue et des images. Qualité de la mise en scène et de la partition musicale. Qualité enfin des robes sensationnelles portées par Madeleine Sologne.

Pour la première fois peut-être depuis l'avènement du cinéma, et il nous plaît de le souligner ici, un film français démontre magistralement les possibilités qui se présentent pour une collaboration intelligente de la Haute-couture et du cinéma.

(Photos S. N. E. G.)



Junie Astor porte élégamment un costume sport fait de deux lainages.



Madeleine Sologne à revêtu une robe d'intérieur aux plis lourds.

Ayant appris que l'habillement du film avait été confié au D.C.M.R. (Département Cinéma Marcel Rochas), dernière création de ce grand couturier, nous avons été interrogés ce dernier : « Pour le premier film confié à mon Département Cinéma, j'ai eu, je l'avoue, beaucoup de chance, nous confie-t-il simplement : d'abord de rencontrer un producteur comme André Paulvé qui comprend toute l'importance énorme de l'habillement d'un film et considère le couturier comme un artisan de la production au même titre que le décorateur ou le musicien. Ensuite, Jean Cocteau et Jean Delannoy m'ont fait entièrement confiance ainsi que le dessinateur Annerkoff qui m'a laissé toute liberté pour l'interprétation de ses maquettes. Enfin, Madeleine Sologne fut une star intelligente et docile qui s'est laissée merveilleusement « construire » plastiquement. Ainsi il me fut permis de réaliser pour ce film un style vraiment cinéma avec des robes sans époque, beaucoup plus destinées à influencer la mode qu'à la suivre. »

Le Coin...

Cette semaine, au studio :
Boulogne. - Premier de cordée. Réal. : L. Daquin. - Régie : Testard. - Pathé.
Buttes-Chaumont. - L'île d'amour. Réal. : M. Cam. - Régie : Géo Charlys. - Cynos.
Photosonor. - Le Bal des passants. Réal. : G. Radot. - Régie : Pillion. - U. T. C.
Le Carrefour des enfants perdus. Réal. : L. Jeannon. - Régie : Brouquières. - M. A. I. C.
Saint-Maurice. - Le Voyageur sans bagages. Réal. : J. Anouilh. - Régie : Le Brument. - Eclair-Journal.
Francœur. - Les Enfants du paradis. Réal. : M. Carné. - Régie : Loutrel. - Pathé.
 En extérieurs :
Rambouillet : Echec au roi. S. U. F.
L'ÉCHOTIER DE LA SEMAINE.
...du Figurant

AU PIGALLE FEU DU CIEL

Opérette, au sens classique du terme. Bien plutôt féerie coupée par une série de tours de chant. Il y a quatorze tableaux et un refrain pour chacun. Si le livret est assez lâche, l'action assez ténue, bien au contraire, le spectacle a une somptuosité, un renouvellement perpétuel qui subjuguent, débouchent, émerveillent les yeux. On se laisse ravir malgré soi par cette histoire sans queue ni tête qui pourrait être une illustration, riche en couleurs tourbillonnantes, du Savetier et du Financier, celui-ci restant sage ment en coulisses comme il se doit, tandis que le premier, qui n'est autre que Jean Tranchant, nous entraîne à perdre « à l'aise », tantôt dans une ruelle, un jardin, une taverne, une île déserte vivement surpeuplée par une pléthore de figurants multicolores, à moins que nous ne préférons voguer sur une caravelle d'or. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. On dirait que l'auteur, le metteur en scène aient voulu, d'un coup de baguette de

chef d'orchestre magique, nous faire oublier d'un trait toutes les privations et nous transporter au sein même du royaume d'abondance.
 Peu importe le temps, encore qu'on nous le situe aux frontières bougeuses du moyen âge; quant à l'espace, les musiques, les costumes, les danses, l'innombrable figuration, le font éclater de toutes parts. Ce Feu du Ciel est une explosion, non pas de rire, mais de mouvement.
 En même temps que la mise en scène, ce qu'on doit admirer, c'est le brillant, la facilité de l'orchestration qui coule d'abondance et à laquelle on s'abandonne sans se soucier si elle durera en nous plus que la minute présente. Que d'airs bien troussés, en effet, qui sont comme l'accompagnement, l'image auditive de cette succession de luxueux décors et de toilettes trépidantes; *Volcanique, La Sérénade, En fermant les yeux, Feu du ciel, Le Denier d'or, C'est mon premier bal, Le*

Carnaval, La Chanson des Ombres, puisqu'il est à la fois l'auteur de quelques fruits variés qui laissent en vous, tour à tour, le goût langoureux des anciennes valse ou l'acidulé du swing le plus vert.
 Jean Tranchant qui, dans Feu du ciel, se taille la part d'un savetier royal, puisqu'il est à la fois l'auteur de la musique, du livret, des couplets et l'interprète principal, a droit d'être félicité. Il a vraiment reçu le coup de soleil; nul mieux que lui ne possède l'art de mettre en valeur la moindre nuance de ses chansons et c'est pourquoi nous ne songerons pas à le chicaner sur son dialogue, qui n'est pas aussi richement habillé que ses personnages. A ses côtés, Mme Elvire Popesco s'essaye à balbutier ses premières notes; nous n'irons pas jusqu'à dire que sa fantaisie détonne, encore que nous soyons tenté d'écrire qu'elle n'a pas trouvé tout à fait sa voix. Par bonheur, cette vedette « dont la réputation n'est plus à faire » (air connu) est très bien accompagnée (c'est le terme) par de jeunes artistes qui sont les vraies réussites de cette opérette à grand spectacle. C'est d'abord

Mlle Jacqueline Moreau; nous savions qu'elle chantait d'une manière délicate avec une sensibilité dans les notes aiguës qui lui est très personnelle, nous découvrons tout à coup qu'elle est une comédienne pleine de nuances. Il y a ensuite la surprise dans le rôle de Léandre, du ténor M. Georges Rambaud, au timbre chaud, et qui a obtenu un succès mérité. Enfin, il y a Mlle Ginette Baudin; jusqu'à présent, nous n'avions vu cette artiste que dans de petits rôles d'écran qu'elle tenait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse; la création qu'elle fait de Friquette nous la révèle à la fois spontanée et douée, à la fois excellente comédienne et danseuse de claquettes virtuose. Et cette triple ascension d'artistes presque inconnus, témoigne à la fois du doigté de Jean Tranchant qui n'a pas hésité à jouer sur leur chance. Sacrifié un peu comme interprète, Pasquall s'est rattrapé par sa mise en scène pour laquelle il mérite un juste éloge. Citons en outre Mlle Blanche Darly, en quelque sorte la commère de ce tour de chant à cadres changeants.

PIERRE HEUZE.

Soirées de Paris



La charmante et ravissante ARLETTE PETERS est coiffée par Aldo, spécialiste de la décoloration et teinture, 2, rue de Sèze. Tél. OPE. 75-58.

JARDIN DE MONTMARTRE
 1, AVENUE JUNOT - Tél. : MON 02-19
 « L'EDEN PARISIEN »
 qui se rit de l'hiver...
 Tous les jours, de 17 h. à 19 h.
THÉ-SPECTACLE
 Soir. 20 h. - Samedi, mat. 16 h.
 Dimanche, mat. 15 h. et 17 h.
 Tout un programme de vedettes

Semaine du 10 au 16 nov.
 Le Voile bleu.
 L'Eternel Retour.
 L'Homme de Londres.
 Capitaine Fracasse.
 Le Val d'Enfer.
 Les Roquevillard.
 Le Démon de la danse.
 Les Anges du péché. (Reprise.)
 Arts, Sciences, Voyages : 1900-1943.
 Vingt-cinq Ans de bonheur.
 La Cavalcade des heures.
 Les Roquevillard.
 L'Intruse.
 Adieu... Léonard.
 Capitaine Fracasse.
 Le Lit à colonnes.
 Adrienne Lecouvreur.
 L'Eternel Retour.
 L'Eternel Retour.
 Jeannou.
 Tornavara.
 Monsieur des Lourdes.
 La Main du diable.
 Les Anges du péché.
 L'Homme de Londres.
 Monsieur des Lourdes.
 Tornavara.
 Jeannou.
 Vénus aveugle.
 Le Patriote.
 Arlette et l'amour.
 Monsieur des Lourdes.
 Adémaï bandit d'honneur.
 Adémaï bandit d'honneur.
 Le Vengeur.
 La Cité des lumières.
 La Main du diable.
 Le Corbeau.
 Titanic.
 Douce.
 La Cavalcade des heures.
 Le Diamant noir.
 La Bonne Étoile.
 Les Mystères de Paris.

Semaine du 17 au 23 novembre.
 Le Soleil a toujours raison.
 L'Eternel Retour.
 L'Homme de Londres.
 Adieu... Léonard.
 Le Val d'Enfer.
 Les Roquevillard.
 Le Démon de la danse.
 Dommo.
 Arts, Sciences, Voyages : 1900-1943.
 Le Diamant noir.
 La Cavalcade des heures.
 Les Roquevillard.
 La Fessée.
 Capitaine Fracasse.
 Malaria.
 Ne le criez pas sur les Toits.
 L'Escalier sans fin.
 L'Eternel Retour.
 L'Eternel Retour.
 Jeannou.
 Tornavara.
 Le Secret de Mme Clapain.
 La Main du diable.
 Tornavara.
 L'Homme de Londres.
 Le Secret de Mme Clapain.
 Tornavara.
 Jeannou.
 Vénus aveugle.
 Madame et le mort.
 Arlette et l'amour.
 Le Baron Fantôme.
 Adémaï bandit d'honneur.
 Adémaï bandit d'honneur.
 Le Vengeur.
 Le Baron fantôme.
 La Main du diable.
 Le Corbeau.
 Titanic.
 Douce.
 La Cavalcade des heures.
 Une Vie de chien.
 L'Illusion.
 Les Mystères de Paris.

Semaine du 10 au 16 nov.
 Récamier, 3, rue Récamier. Lit. 18-49. Fermé vendredi.
 Régent Caumartin, 4, r. Caumartin. Opé. 28-03. F. mardi.
 Royal-Hausmann, 2, r. Chauchat, 1, r. Drouot. F. V. Vénus aveugle.
 La Scala, 13, bd de Strasbourg. Pro. 40.00. F. vendredi.
 St-Lambert, 6, r. Pécelet. Lec. 91-68. Fermé mardi.
 Sèvres-Pathé, 80 bis, rue de Sèvres. Ség. 63-88. F. mardi.
 Studio de l'Etoile, 14, r. Troyon. Eto. 19-93. Fermé mardi.
 Triomphe, 92, Ch.-Elysées. Bal. 45-76. P. 16-22.30. F. v. Mermoz.
 Vivienne, 49, rue Vivienne. Gut. 41-39. F. mardi.
 Le Secret de Mme Clapain.
 Une Vie de chien.
 Vénus aveugle.
 Mermoz.
 Marius.
 Le Secret de Mme Clapain.
 Légitime Défense.
 P. 16-22.30. F. v. Mermoz.
 L'Homme de Londres.



(Photo Les Mirages)
 JEAN-FRED MELE, qui doit prochainement tourner un film, fait une brillante rentrée à la scène aux Capucines, dans « Une Femme par jour », où il reprend avec succès le rôle créé par Roger Danni.

THEATRE GRAMONT
 (LES OPTIMISTES)
 angle rue Gramont-84 Italiens
L'Heure du Berger
 EDOUARD BOURDET
 LE THEATRE EST ABRI

ROYAL-HAUSMANN
 2, Rue Chauchat - 1, Rue Drouot
 Viviane Romance
 Georges Flament
VENUS AVEUGLE

CINE MONDE
LA CAVALCADE DES HEURES
 le film des vedettes!

ERMITAGE IMPERIAL
 fermés le vendredi
TORNAVARA
 un grand film d'action

CINÉCRAN
 17, RUE CAUMARTIN - Opéra 81-50
A LA DEMANDE GÉNÉRALE
 reprise des
ANGES DU PÉCHÉ

CHATELET
VALSES DE FRANCE
 IMMENSE SUCCÈS!
 350e



BAROCO
 Parfum
RIVAL
 RIVAL, PARFUMEUR, 35, RUE MARBEUF, PARIS (8e)

CLICHY-PALACE
 49, AV. de CLICHY (17e) - M° La Fourche
YVONNE PRINTEMPS
PIERRE FRESNAY
ADRIENNE LECOUVREUR

MARIVAUD MARBEUF
 follement GAI
Adémaï
 BANDIT D'HONNEUR

LA DESTINÉE
 PAR LA
GRAPHOLOGIE
 Celui qui dit : Ceci est écrit est dans l'erreur. Si votre destinée est menacée, il ne suffit peut-être que d'un effort pour contribuer à changer en bonheur un triste avenir. En connaissant vos penchants, vos instincts et les événements qui peuvent survenir dans votre vie, vous pouvez y remédier.
 Pour recevoir une étude, écrire au professeur MEYER, Bureau 240, 76, avenue des Champs-Élysées, Paris-8°. Envoyer date de naissance, spécimen d'écriture et 10 francs. (Ne pas joindre de timbres, sauf pour la réponse.)

MAJESTIC
 31, BOUL. DU TEMPLE - TRU 97-34
MONSIEUR DES LOURDINES

COLISÉE et AUBERT-PALACE
L'Eternel Retour
 la légende des Amants.
URODONAL
 garde le sang pur, les articulations souples, la santé parfaite.
 Laboratoire CHATELAIN, 107, Bd de la M^e-Marchand, COURBEVOIE (Seine)

STUDIO CHAMPS-ÉLYSÉES
 13, AV. MONTAIGNE - M° Alma-Marceau
100e DU SUCCÈS
LA TENUE DE SOIRÉE
EST DE RIGUEUR
DERNIÈRES

THEATRE des MATHURINS
 Marcel Herrand - Jean Marchat
 Tous les soirs à 19 h. 30 (sauf lundi)
LE VOYAGE DE THÉSÉE
 Dim. 15 h. de Georges NEVEUX

NOUVEAUTÉS
L'Ecole des Cocottes
DERNIÈRES!

APOLLO
 TANIA FÉDOR
 JACQUES VARENNES
 GILBERT GIL
 MAX PALENC
 PRIMEROSE PERRET
LA DAME DE MINUIT
 Comédie de Jean de Létraz

Enregistrez vous-même sur disque... **STUDIO THORENS** ... Conservez votre voix et celle des vôtres!!
 15, FAUB. MONTMARTRE - Tél. PRO. 19-28

Ciné.

Dans ce numéro :
Récit du naufrage
du TITANIC

Journal



Jacqueline Cadet, l'espiègle ingénue de l'opérette
" Une femme par jour ", nous apparaîtra pro-
chainement à l'écran dans un rôle tout à fait
inattendu.

(Photo Plaza.)